

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 27 (1959)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Mauvais et gentils garçons  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-570246>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

son bracelet-montre : elle suivait sans indulgence l'entretien des deux hommes. Elle alluma une autre cigarette, et l'avait à moitié fumée qu'ils parlaient encore.

L'étudiant revint enfin. « Excusez-moi de m'être attardé si longtemps, commença-t-il. Puis il se tut une minute et promena la main sur la table d'un air embarrassé. Je... j'ai une bonne nouvelle pour vous. Je ne vous encombrerai pas davantage. Ce Monsieur ici — il secoua la tête en direction du fond de la salle — doit monter rapidement vers le Nord. J'aurai donc la chance de pouvoir encore atteindre Meran aujourd'hui... Mais je suis désolé de renoncer à votre compagnie... »

La jeune femme resta interdite, et une violente rougeur envahit son visage. A force de volonté, elle esquissa un sourire, mais ce n'était qu'un masque grinçant. « Tiens, quel curieux hasard... », s'entendit-elle dire enfin. « J'ai à vous remercier infiniment. Si vous ne m'aviez pas amené jusqu'ici... » « Laissons-là les politesses, voulez-vous, répliqua-t-elle; tout est bien ainsi. » — Une lassitude amère se mêlait à son humiliation. L'étudiant paya, elle lui tendit la main. « Merci encore, dit-il, a riveder-La... » — « Addio... »

Elle se rassit. Elle vit les deux hommes se diriger vers une grande voiture. L'étudiant se retourna, fit encore un geste. Stupéfaite, elle vit l'auto, au lieu de poursuivre vers le nord, tourner lentement, et s'élançer vers le sud, sur la route de Pise.

Elle secoua la tête; un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres. Elle était seule dans la salle maintenant. Elle termina son espresso, paya; la serveuse disparut dans l'office. La femme marcha vers la porte; mais avant de passer le seuil, elle se ravisa, et s'approcha du perroquet. L'oiseau était blotti sur son perchoir; il semblait las et mélancolique. Elle l'observa un moment en silence, puis caressa doucement le brillant plumage. Le perroquet s'agita un moment, baissa la tête, puis se posa câlinement sur la paume qu'elle lui tendait...

Il ferma ses yeux agiles, et elle n'eut plus qu'une chose lourde et tiède au creux de la main. Elle sentit sa gorge se nouer, et quitta précipitamment la trattoria.

Elle s'assit au volant de la belle et douce voiture, et claqua la portière. Ses mains tremblaient, et des larmes perlait à ses yeux. Elle dût allumer les phares : une tendre et merveilleuse soirée commençait, une de ces nuits de Toscane que personne ne peut oublier.

*Henri S.*

## Mauvais et gentils garçons

*par Scorpion*

Dans un récent numéro de notre revue, G. D. a brièvement relevé les mérites d'un livre qui vient de paraître chez Robert Laffont, intitulé «Le cœur en exil», dû à la plume d'un écrivain anglais Rodney Garland. L'ouvrage est digne d'attention et je ne crois pas inutile de m'y attarder quelque peu.

S'agit-il d'un chef-d'œuvre ? Certes non. Mais ainsi que le souligne le préfacier, J. de Ricaumont, c'est «un documentaire d'une authenticité absolue, sans truquage, sans pitié et sans complaisance sur le milieu homophile londonien.» Ce même préfacier a par ailleurs la franchise de dénoncer les faiblesses du roman : ces dernières pourtant n'enlèvent rien à l'importance de ce «Cœur en exil» proposé à notre critique.

L'argument, en soi, est assez mince. Il met en vedette Tony Page, un jeune psychiâtre qui, après avoir vécu durant la guerre une multitude d'aventures, se retire de la scène dans l'attente d'un grand amour.

« J'étais seul parce que j'étais à peu près impuissant à aimer, parce que je souffrais d'un rétrécissement du cœur. Ce n'est pas une maladie, c'est même un état assez répandu. A quel point il est, j'étais placé pour le savoir. J'avais un corps harmonieux, une intelligence développée, mais un cœur rabougri. Je pouvais être compréhensif, bon, charitable, serviable; je savais que telle était ma réputation. Pour un homme dans ma situation, j'avais fort peu d'ennemis. Je pouvais également être brave, il n'y avait aucun doute à ce sujet. Dans certains cas, dans mes coucheries pour être précis, je pouvais avoir été un lâche. Cet état d'esprit datait de loin, si ma lâcheté se paraît à présent du nom de prudence. J'imagine que j'avais appris à vivre sans amour, puisqu'il ne me manquait pas et que son absence au contraire me donnait de la force. S'avouer sa faiblesse est un signe de faiblesse. Maintenant j'avais perdu mon assurance et j'éprouvais le besoin d'un ami. »

Trêve de rêverie, Tony Page est mis brusquement en présence du suicide de l'un de ses amis, un nommé Julian Leclerc, pour lequel il avait autrefois éprouvé une véritable passion. L'évocation de leur rencontre est d'une touchante délicatesse.

« — Je ne sais si j'ai le vertige ou si je rêve, Tony, mais je trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Je ne dis pas intellectuellement, car vous m'êtes évidemment supérieur, mais physiquement. On pourrait nous prendre pour deux frères.

Il vida son verre.

— Oui, c'est exactement ce à quoi je pensais pendant le retour. Sauf que...

J'avais prononcé cette phrase très vite sans réfléchir et je n'avais pas le courage de l'achever. Je ne pouvais pas lui dire ce que j'avais ressenti. J'étais embarrassé et je devais avoir l'air stupide.

Je sais, dit Julian mais ça ne me gêne pas. Il se trouve que vous êtes beau garçon.

— Certainement pas, dis-je.

Et je ris d'un rire forcé, car s'il y avait une différence entre nous, elle était à son avantage. Je trouvais Julian infiniment plus beau que moi. Mais il était déjà à mon côté et mon cœur se mit à battre violemment tandis que je prenais soudain conscience d'un lien intime et particulier entre nous. Je n'avais jamais éprouvé cette sensation auparavant, sauf peut-être en rêve, mais je savais qu'à cet instant je ne rêvais pas et que parfois les rêves deviennent réalité. Je n'aurais pas pu lutter contre elle et d'ailleurs je ne le voulais pas. Ayant sans doute

deviné mon embarras, Julian mit son bras autour de mon épaule, comme pour me rassurer. J'entendais le tic-tac de sa montre contre ma nuque. En me retournant, je vis que son visage était brûlant comme le mien. Ses joues étaient encore imberbes. »

Notre héros n'aura de tranquillité qu'après avoir découvert les causes de ce suicide apparemment inexplicable. A la manière d'un détective, aidé dans sa tâche par la fiancée même de Julian, Tony Page conduit de patientes et longues recherches. Pour cela, il ne néglige aucune démarche, courant plus d'un risque, interrogeant tous ceux qui, de près ou de loin, connurent son ami, visitant les lieux que ce dernier avait l'habitude de fréquenter. Cette enquête nous vaut des descriptions et des portraits qui, à eux seuls déjà, justifient la lecture. C'est Ginger, l'homme « normal » qui ne demeure pas insensible au charme de Julian; c'est Dighton, l'homosexuel qui regagne la majorité en tombant amoureux d'une jeune fille; c'est Ron, l'élu, à la fois ange et démon, naïf et pervers, aussi difficile à trouver qu'une aiguille dans une botte de foin et cependant responsable involontaire du drame.

Les clubs de Londres, au lendemain de la dernière guerre, et leur faune hétéroclite où le meilleur et le pire se côtoient, servent de toile de fond colorée et pittoresque à cette passionnante intrigue.

L'auteur, par l'intermédiaire de son héros, fait preuve d'une impartialité qui se doit d'être soulignée, même lorsqu'il s'irrite bien légitimement contre une catégorie d'homosexuels envers lesquels il n'éprouve pas une grande sympathie. Son animosité éclate parfois en des pages sévères mais justes. Puissent-elles être lues et devenir source de réflexion pour beaucoup d'entre nous !

« L'un d'eux adressa un léger signe de tête au groupe d'invertis qui se tenait près de la cheminée.

Ces derniers étaient les moins intéressants. Peut-être suis-je trop sévère dans mon jugement sur eux, mais je m'efforce en vain d'être compréhensif. Ils me donnent le frisson. Ils sont atrophiés, sinon complètement détruits, par leur homophilie. Ils sont déplacés partout, sauf entre eux, et plus féminins que la plupart des femmes, surtout des femmes modernes.

Je ne devrais pas me moquer d'eux, puisque je ne suis pas normal moi-même, mais il m'est pénible de penser que parce qu'ils s'affichent, c'est d'après eux que tous les homophiles sont jugés. Ils ne craignent pas le ridicule, car ils se rendent compte qu'il les protège : rire, en effet, c'est pardonner à demi. La nature a été injuste à leur égard et ils essaient de rétablir l'équilibre en choisissant la plus facile et la moins efficace des deux solutions. Au lieu des exercices physiques qui auraient pu les viriliser, ils préfèrent s'épiler les sourcils et se farder outrageusement. »

Tony Page, et avec lui les principaux personnages du drame, appartiennent à ce que nous appelons la bonne société. Ce qui ne les empêche d'être attirés par des hommes de condition modeste, par des ouvriers, voir des « durs ». Tony Page se donne la peine de nous expliquer carrément les raisons de cette prédilection accusée parmi les homosexuels anglais.

« Il y a plusieurs explications. L'une est que la classe ouvrière a été et est sans doute encore plus aisément accessible que les autres et qu'autrefois du moins, elle causait moins d'ennuis en cas d'erreur. Mon opinion personnelle, exprimée en termes freudiens, est que les gens de la classe ouvrière ont moins de craintes anales que les gens des classes supérieures, mais aussi — ce qui me paraît plus important — que l'ouvrier nous donne l'impression, parfois entièrement fausse, d'être plus viril que le bourgeois. Le travail manuel lui confère non seulement une sorte d'éclat mais parfois quelque chose de plus réel que l'éclat, car il développe certains muscles et souvent même les hypertrophie. Il donne de grosses mains, des poignets épais, un muscle dorsal saillant, des épaules larges. »

Ces contacts, entre les représentants de deux milieux sociaux complètement opposés, ne vont pas sans provoquer des changements dans un sens qui n'est pas toujours du goût de l'un des protagonistes.

« Le ouvriers, c'est vrai, ont certaines qualités spécifiques : vitalité, tolérance, loyauté, simplicité, générosité, sincérité, un sens de la vie et surtout du sérieux de la vie plus profond que les bourgeois. Si je devais établir une comparaison sommaire entre la classe ouvrière et la bourgeoisie, je dirais que la première prend la vie au sérieux tandis que la seconde se prend elle-même au sérieux. Mais, dès l'instant où un ouvrier a la chance de pouvoir améliorer ses conditions matérielles ou son niveau intellectuel, il s'empresse d'endosser l'habit de la bourgeoisie. Ses qualités spécifiques sont en grande partie créées par les circonstances et elles changent pour la plupart avec les circonstances. »

Ce problème, dans nos régions, ne revêt certainement pas la même acuité qu'en Angleterre, le sang bleu étant un mythe aujourd'hui presque oublié, heureusement. On peut toutefois regretter qu'il ait marqué des dizaines de générations au point de conduire parfois à de déplorables abus. Il est bien connu en effet que les génies les plus authentiques sont presque toujours sortis des milieux les plus humbles alors qu'innombrables ont été les rois, les princes et les aristocrates frappés de désordres mentaux et d'imbécillité dont eut à souffrir toute une nation. La valeur d'un être humain n'est pas fonction de sa naissance mais de son attitude devant la vie, de ses actes, de son humilité et de sa générosité; et ces vertus ne sont pas forcément héréditaires... Tony Page, me semble-t-il, aurait dû s'en souvenir (et avec lui tous ses compagnons). Il eut sans doute attaché un peu moins d'importance aux apparences; car il y a à mon gré trop d'yeux en amande, de cils recourbés sur des yeux irrésistibles, de dents blanches et de cheveux frisés dans les 309 pages du « Cœur en exil ». Une dose plus copieuse de spiritualité n'eut en rien gâté le récit. L'habit ne fait pas toujours le moine !

Mais retournons à l'enquête.

Tony Page n'a jamais eu à lutter contre ses tendances homosexuelles. Contrairement à d'innombrables hommes qui lui ressemblent, il a pris conscience de son état sans heurt et sans drame, mais sans en tirer orgueil non plus. Il se penche sur son propre problème et sur les gens de sa corporation avec indulgence et un soucis d'équité qui relève directement de son honnêteté et de son besoin d'y voir clair.

« Comme 80 % à peu près d'homophiles, je ne me considérais pas comme immoral. J'avais toujours estimé que, dans un monde plus anormal qu'immoral, l'homophile est l'un des moins immoraux peut-être parce que son sentiment de culpabilité le constraint souvent à une honnêteté plus grande dans la vie pratique. Je ne pensais évidemment pas aux aigris que l'amertume pousse à l'indélicatesse et même au crime. Sans doute à cause de ma croyance en Dieu, j'étais gêné de coucher avec quelqu'un que je n'aimais pas, mais le principe était en quelque sorte réversible, et j'étais capable d'aimer ensuite quelqu'un avec qui j'avais couché. C'est exactement ce qui m'était arrivé avec Julian. C'était peut-être ce qui un jour m'arriverait avec un autre. La seule règle morale que j'observasse dans ma vie passionnelle était de ne jamais séduire un garçon « normal », surtout un jeune... Aucun individu foncièrement « normal » ne deviendra homophile pour avoir été séduit, même très jeune. L'individu qui n'a aucune tendance à l'homophilie peut s'y prêter un certain temps, il redeviendra « normal » par la suite, tandis que celui qui y est prédisposé peut devenir homophile tôt ou tard. »

L'investigation que Tony Page a conduite amène celui-ci à découvrir les causes du suicide de Julian. Ces dernières — dois-je le confesser — ne m'ont pas convaincu; un coureur ne s'ôte pas la vie pour les raisons invoquées, fut-il un lâche, ce que Julian n'était pas.

Tony Page est arrivé à ses fins. Entretemps, il s'est aperçu que Terry, son domestique, qui lui voit une affection discrète mais fidèle, méritait davantage qu'un regard de compassion. Jusqu'alors, notre jeune psychiatre avait tenu à garder les distances pour des motifs qui ne sont guère à son avantage mais qu'il a au moins la loyauté de faire connaître

« Je m'efforçais, pour plusieurs raisons, de résister à son charme. D'abord, j'avais décidé de laisser l'amour physique de côté pendant un certain temps. En second lieu, pour parler crûment, je ne voulais pas risquer de perdre un serviteur de premier ordre. Enfin il aurait été presque par trop facile d'avoir une aventure avec lui. »

Pourtant, suivant l'exemple de ses congénères, Tony Page fera le saut et consentira à une mésalliance qui sert de conclusion au récit de Rodney Garland

« — Terry, j'ai une surprise pour vous. Nous partons demain pour la France, nous passerons quelques jours à Paris, puis nous irons dans le Midi pour deux ou trois semaines. A moins, naturellement, que vous ne vouliez pas ?

Il était presque muet de bonheur.

— Merci beaucoup... C'est merveilleux... bredouilla-t-il. Ses grands yeux effrayés de bon chien s'éclairèrent soudain d'un sourire — Je n'ai jamais encore été en France... En Belgique seulement, l'année dernière. Je ne sais vraiment pas comment vous remercier... »

Ce happy end plaira, je n'en doute pas, à nombre de lecteurs. Libre à moi d'avoir une opinion différente mais sans oublier que l'ouvrage de Rodney Garland nous apporte un témoignage sincère, direct et qui, compte tenu des réserves évoquées, ne peut que servir à une plus juste compréhension de notre cause. En vérité, nous ne saurions demander davantage !